

Regard sur un quartier

Ozoungue : entre fumoir, insalubrité, braquage et églises de réveil



Le chef de quartier Ozoungue, Maurice Eyeghe.



Le quartier jouxte un bras de la Lowé.

Line R. ALOMO

Libreville/Gabon

Mise à part la sardine fumée dont le fumet envahit l'air, la zone ne diffère en rien du reste de la capitale. Même si côté Voie-Express, la Cour des comptes, Nestlé et bien d'autres entreprises donnent le change. Côté jardin, la zone partage avec les autres coins malfamés de Libreville sa montagne de maux. Avec, peut-être, la particularité qu'ici, les autochtones sont entourés par une très forte communauté nigériane.

COMME un parfum de sardine fumée ! L'air en est imprégné. Normal, c'est d'ici que partent la plupart des stocks de cette denrée prisée dans presque toute l'Afrique centrale. Mais Ozoungue n'a pas toujours été le pôle commercial de la sardine.

En 1971, lorsque les parents de Maurice Eyeghe, le chef de quartier actuel, s'y installent, le coin abrite un cimetière privé pour les prestigieux morts de l'époque. Et, ici et là, quelques habitations parsemées, entourées de forêt. "On avait l'impression d'un campement", se rappelle-t-il.

Les Myènés sur la côte, les Fangs un peu plus en hauteur. Une sorte d'espace touristique : "Le village folklorique", apporte du prestige et de la vie dans la zone. «Le village folklorique abritait une boîte de nuit, un restaurant. C'était un endroit "in", où il faisait bon vivre», se rappelle l'auxiliaire de commandement.

Mais cet espace volera en fumée un matin de 1980.

L'HISTOIRE* Cependant,



Un fumoir de sardine, référence du quartier.

l'histoire d'Ozoungue remonte bien avant les indépendances. Les Fangs, premiers arrivés, l'appellent Akournam. Sur un coup de tête, un matin, ils déménagent de l'actuel Ozoungue, et sont aussitôt remplacés par les Myènés. En partant, les Fangs emportent leur nom. Les Myènés apportent le leur : Ozoungue, c'est-à-dire "la lumière" en Omyène.

Mais Maurice Eyeghe n'a pas cette version de l'histoire. Ce qu'il sait, par contre avec exactitude, c'est qu'un matin de juillet 1976, les habitants d'Ozoungue ont été surpris par l'arrivée de la première colonie nigériane. « Ils étaient près de 400, 3 fois plus nombreux que nous, débarqués d'une embarcation sur le bras de la Lowe », se rappelle-t-il.



Les pêcheurs, essentiellement des Nigériens, logent dans ce type d'habitations.

Depuis lors, cette déferlante n'a cessé. Et, avec elle, la pratique des fumoirs devenue la référence de la zone. Si les peuples de la côte (omyène) et les Fangs ainsi que les Kotas d'ailleurs, arrivés les premiers ici, pratiquaient une pêche de subsistance, les Nigériens vont changer la donne. En prenant leur quartier sur la côte (après que le projet de remblai du

stade Omnisports a aplani une montagne située dans la zone), ils développent l'activité de la sardine fumée.

Depuis lors rien n'a changé. Ou si. Ozoungue a connu une belle évolution, vu de la route. De nombreuses sociétés et même la Cour des comptes, y sont installées.

LES MAUX• Côté jardin, c'est une autre paire de

manches. Avec une réalité moins reluisante : des maisons, très souvent en planches, alignées pêle-mêle; l'absence de voie d'accès, de l'eau potable par intermittence, l'énergie électrique selon la méthode "D", l'insalubrité, des églises de réveil à foison. Et, tout juste une école primaire très éloignée d'une partie du quartier.

Ne demandez surtout pas un dispensaire. Un terrain avait été identifié pour accueillir cette infrastructure, mais aucune brique n'a jamais été élevée dessus. De quoi compliquer les problèmes de santé des quelque 2000 âmes qui résident dans ce quartier du 5e arrondissement.

Notons que Ozoungue part du pont Nomba, côté droit en allant à Owendo, descend en longeant la Voie-Express, jusqu'à la barrière de Dragages. Il faut ensuite remonter jusqu'au terminus, là où les véhicules à usage de clando déposent et embarquent leurs clients, après Soduco, contournant le bras de la Lowé.

S'agissant des jeunes, ils sont livrés à l'oisiveté et aux stupéfiants (le kobolo sévit ici aussi), faute d'occupations saines. « Il y a 3 ans, le braquage était presque une chose impossible à Ozoungue. Maintenant, il ne fait pas bon vivre dans le quartier. Même en plein jour, vous n'êtes pas en sécurité. Il y a des zones de non droit. Ajouté à cela, le peu de coopération des forces de l'ordre. Nous sommes donc à la merci des bandits », déplore M. Eyeghe.

Cependant, il reste très disponible pour trancher tous les problèmes de délimitations de terrains, de vols et autres entre ses concitoyens.



Les ruelles sont impraticables.